

LIVRES



Entre les lignes Page 2
L'entrevue Page 3
Poésie Page 4
Le Bloc-notes Page 5

LE DEVOIR, SAMEDI 13 / DIMANCHE 14 FEVRIER 1993



Le parcours sinueux de la littérature érotique

En ces temps de Saint-Valentin, les happenings érotiques se multiplient dans la ville. Même la sacro sainte Chapelle historique du Bon-Pasteur retentira de contes sulfureux en musique. Un genre qui a éclaté depuis Sade. D'où vient-il? Où va-t-il?

FRANCINE BORDELEAU

Ce que l'anthropologue Bernard Arcand disait de la pornographie d'aujourd'hui dans *Le Jaguar et le tamanoir* — «elle est allée tellement loin que son prochain stade, celui qui pourrait dévoiler davantage, est le chirurgical» —, Sade le réalisait avec la littérature il y a deux siècles. À la fin des *Cent vingt jours de Sodome*, lorsque toutes les manières et les jouissances ont été expérimentées, il ne reste en effet au sexe des libertins qu'à pénétrer des viscères et des muscles. Ce qui sera fait.

Voix et soupirs de femmes

Or bien que le marquis ait conduit le genre à son ultime limite, les écrivains érotiques persistent et signent. C'était, hier, les scandaleuses Pauline Réage (*Histoire d'O*) et Emmanuelle Arsan (*Emmanuelle*) qui, tout en élaborant une philosophie de l'érotisme, jetaient les bases d'un discours féminin sur le sexe. Leur en a-t-on voulu à ces deux-là de révéler le plaisir que les femmes pouvaient retirer de la soumission!

Aujourd'hui, c'est l'Espagnole Almueda Grandes, émule de Réage plutôt que de Régine Deforges, dont *Les Vies de Loulou* renouvelle le genre en diable. Relatant le parcours d'une femme qui finit par devoir son plaisir à des mises en scène de plus en plus tordues (elle achète les services de jeunes homosexuels, par exemple), ce roman est un fascinant «voyage au bout de la nuit» du corps. Et une plongée dans le sordide.

L'érotisme, les femmes sont légion à l'aborder, au point où l'on se demande pourquoi Anne Dandurand, devenue — bien à tort — l'une des représentantes québécoises du genre, en fait un phénomène si digne de mention. Et il s'agit généralement, j'insiste, d'un érotisme plutôt glauque, car exceptions faites d'Elizabeth Herrgott (*Le Dieu et l'amant déchu*) ou de la Québécoise Pauline Harvey (*Un homme est une valse*), les femmes semblent plutôt enclines à associer lieu de la mise à nu du corps au tragique. Ainsi jouir, nous dit Geneviève Héline dans *Une scène de dévotion*, «cela baillonne l'âme — si peu». Ou encore: l'homme «me prend dans ses bras me tient sous lui m'ordonne de profiter. Promet qu'il durera toute une jouissance/ nuit».

Même aux écrivains dont l'imagination érotique veut outrepasser toute barrière, il arrive d'employer un langage qui, partant de la plus grande clarté, passe à une mystérieuse obscurité dans les moments précis où la tension devient extrême: comme si le but ne pouvait être que l'indicible», écrit Italo Calvino (*La Machine littéraire*).

Une maturité nouvelle

Et cette volonté est sans aucun doute ce qui explique le retour en force de la littérature érotique ces années-ci. Chez les femmes, mais aussi chez des hommes: Jacques Abeille (*En mémoire morte*) et Hugo Marsan (*Monsieur désire*) que nous donne à lire la petite maison spécialisée Zulma, le texte érotique acquiert «maturité», complexité et liberté. Ainsi Abeille, pour ne parler que de lui, ne craint pas de se réapproprier, avec bonheur, une forme de sadomasochisme qu'il est impossible d'associer au machisme.

On trouve dans ces livres beaucoup plus qu'un défi à la morale et à la censure (du reste fort élastiques): c'est le sens de cette zone irrémédiablement trouble que est le corps, dans des interprétations qui n'ont plus peur de s'avouer masculines ou féminines, que tente d'appréhender la littérature érotique d'aujourd'hui.

Les lettres québécoises participent de ce courant mais ont encore besoin, semble-t-il, d'alibis (oublions les Lili Gulliver et Charlotte Boisjoli, auteures d'ouvrages trop mal ficelés). Ainsi chez Denise Bombardier (*Tremblement de cœur*), notamment, les descriptions à saveur érotique venaient pimenter une histoire d'amour ou de passion, comme il arrive souvent. Or dans le texte érotique, c'est le corps qui ne se raconte plus d'histoires, c'est l'écriture qui, à force de parler du corps, espère peut-être faire surgir l'âme, si tant est qu'elle existe.

À LA RECHERCHE DES CLASSIQUES PERDUS

Notre littérature est jeune, mais elle a déjà ses classiques. Mal connus, souvent oubliés, on commence à peine à les livrer à la mémoire collective. Mais un classique, c'est quoi?

STÉPHANE BAILLARGEON

Supposons que sur une île déserte, on vous laisse le choix d'apporter un seul et unique livre d'un auteur québécois, quel classique d'entre les classiques choisiriez-vous? Pour l'historien des lettres Paul Wyczynski la réponse est évidente: Ce serait les *Poésies complètes* de Nelligan, de préférence les deux tomes parus récemment dans une magnifique édition critique, chez Fides, collection «Le Vaisseau d'or».

Wyczynski est fou de Nelligan. Fondateur du Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, il a consacré au poète une bonne part de son oeuvre impressionnante qui compte plus de 40 ouvrages, souvent des briques, dont le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du nord*, qu'il a publié en 1989 avec Réginald Hamel et John Hare.

«Nelligan c'est le classique type», dit-il. Nelligan a même eu l'honneur de la première édition critique québécoise, en 1952.

Mais un classique, c'est quoi?

La définition de Wyczynski est toute prête: «Une oeuvre qui survit à l'épreuve du temps par ses qualités esthétiques intrinsèques et les témoignages d'approbation des générations successives de publics et de critiques.»

Tout de même, seul sur une île déserte, le professeur aimerait bien pouvoir apporter d'autres ouvrages, 30 arpents, *Ménard, maître-draveur*, des poèmes d'Anne Hébert, des essais de Vadeboncoeur et du théâtre.

Les listes des «musts» dressées par des éditeurs ou d'autres professeurs se recoupent toujours à quelques exceptions près: Gabrielle Roy, Ringuet, Anne Hébert, Félix-Antoine Savard, Gaston Miron, Hubert Aquin, et toujours Michel Tremblay et encore Jacques Ferron.

La collection de poche la «Bibliothèque québécoise» qui appartient conjointement à Fides, Hurtubise HMH et Leméac compte déjà plus de 70 titres, des recueils de Félix Leclerc au *Survenant* de Geneviève Guévremont en passant par *Les Contes vrais* de Pamphile Lemay, *Les Îles de la nuit* d'Alain Grandbois et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* de Marie-Claire Blais. «Idéalement, j'aimerais étendre la collection aux fonds d'autres maisons pour finalement constituer un corpus complet de nos oeuvres classiques», rêve Marie-Andrée Lamontagne, nouvelle directrice de la BQ.

Les classiques: une affaire d'or

L'affaire des classiques est payante. «Les générations successives de publics et de critiques», ça finit par faire du monde. La BQ a déjà écoulé environ 14 000 *Poésies complètes* de Nelligan, 8 000 exemplaires de chacun des trois romans de Tremblay, autant de ceux de Jacques Poulin (*Les Grandes marées* et *Faites de beaux rêves*).

La maison Stanké est présentement en Cour supérieure pour obtenir le droit de continuer à publier les oeuvres de Gabrielle Roy. Elle en a déjà vendu plus de 400 000 exemplaires depuis la fin des années soixante-dix. *Bonheur d'occasion* a fait à lui seul l'objet de treize tirages entre 1977 et 1990, pour un total d'environ 150 000 bouquins.

Il y a un «timing» pour dépeussier un classique. Le film *Agaguk* arrive en salles; on ressort Thériault. C'était le cinquantième anniversaire de la mort de Nelligan en 1991; on a peaufiné une édition de luxe. Cette année devrait donner lieu à une pluie de Saint-Denys Garneau: le poète est disparu il y a un demi siècle.

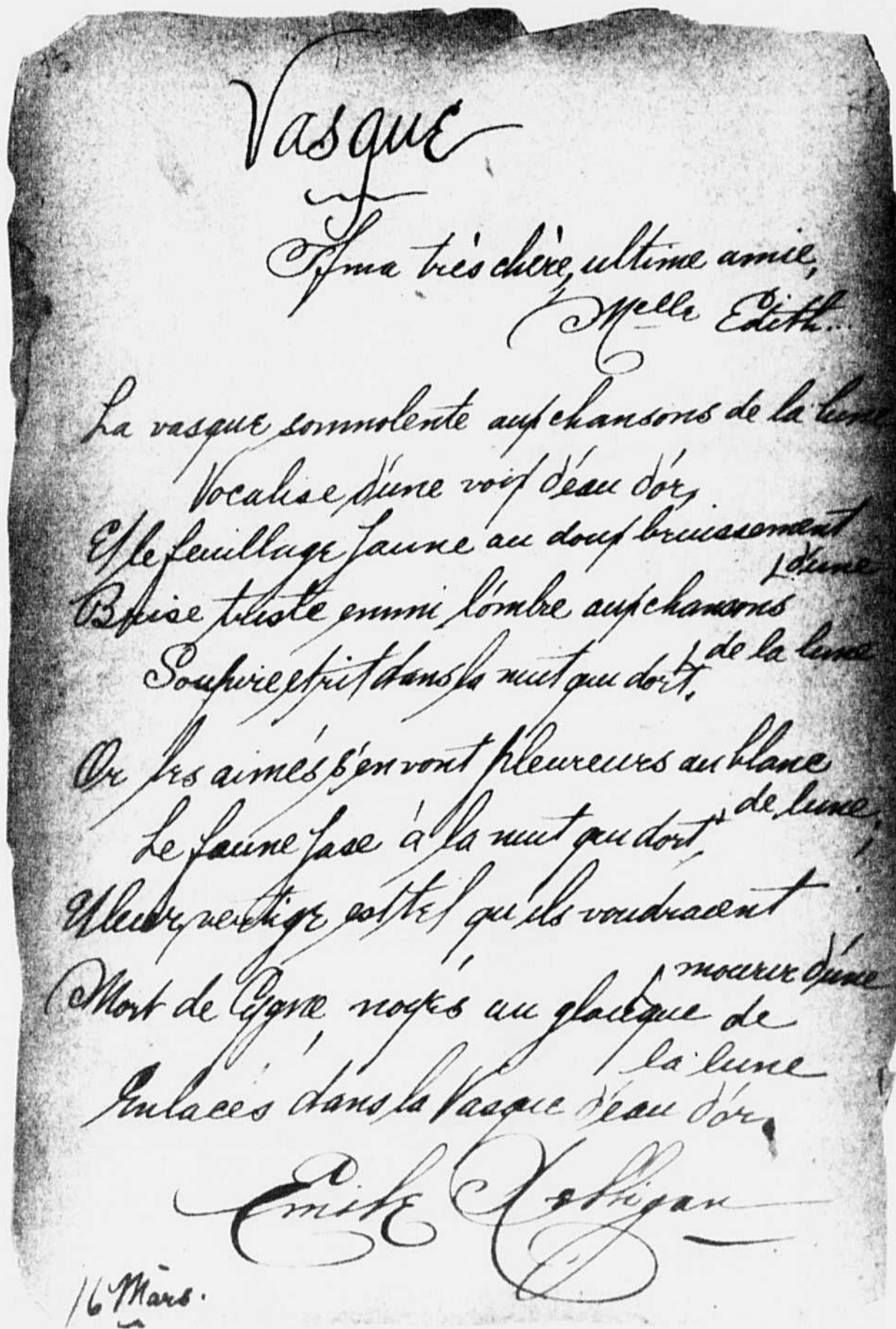
Les très sérieuses éditions critiques de la collection de la «Bibliothèque du Nouveau Monde» des Presses de l'Université de Montréal sont destinées à un public plus restreint, surtout des professeurs et des étudiants. L'idée est de présenter «les textes fondamentaux de la littérature québécoise», mais en offrant au lecteur l'avantage d'un texte sûr, de versions définitives accompagnées d'explications textuelles et contextuelles qui orientent la lecture et la compréhension des oeuvres. Sur présentation de luxe. Comme une petite Pléiade.

«On essaie de constituer une sorte de musée imaginaire collectif, dit le professeur Jean-Louis Major de l'Université d'Ottawa, un des co-directeurs de la BNM. On colporte des stéréotypes sur notre passé, on manque désespérément de mémoire littéraire et

VOIR PAGE D-2: CLASSIQUES



Émile Nelligan



«Nelligan, c'est le classique type», affirme l'historien des lettres Paul Wyczynski, qui a publié un *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*. Partirait-il sur une île déserte qu'il emporterait un seul livre sans hésiter: *Poésies complètes*, de Nelligan.

Claude Marcil et Marie Riopel

Les obsédés du jeu L'épidémie invisible

Louise Coutreau
É D I T R I C E



La maladie du jeu, véritable épidémie silencieuse, sera la principale dépendance sociale des prochaines années.

Les obsédés du jeu aborde un phénomène encore inconnu des Québécois.

Cet ouvrage révèle l'univers obscur et fermé des joueurs compulsifs et les ravages physiques, émotionnels et spirituels qui en découlent.

Les auteurs Claude Marcil et Marie Riopel ont obtenu des témoignages saisissants de joueurs et joueuses et de leur entourage.

Ces hommes et ces femmes nous racontent leur obsession du jeu, leur dégringolade et leurs

nombreux ennuis avec les bookmakers et les shylocks.

Soutenus par une recherche approfondie, ces témoignages rapportés fidèlement nous permettent de saisir toute la portée de ce fléau social.

Les auteurs soulignent le rôle essentiel de l'association des Gamblers Anonymes (514-484-6666) pour ceux et celles qui sont obsédés par le jeu et déplorent l'indifférence de nos gouvernements face à ce problème social.

En vente partout 184 pages 18 \$ Diffusion Prologue (514) 434-0306

LIVRES

ENTRE LES LIGNES

LA VIE LITTÉRAIRE

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

Contes érotiques en musique

Rôle d'endroit pour du salé: les jeudi 18, vendredi 19 et samedi 20 février à 20h, la chapelle historique du Bon-Pasteur accueille une lecture des plus beaux textes érotiques du monde de toutes les époques. La claveciniste Sarah Fraser et le violoncelliste Mark Fraser accompagneront les comédiens Hélène Loisel, Geneviève Rioux et René Gagnon. Le spectacle mis en scène par Alexandre Hausvater est intitulé «Lady Chatterly, Vénus et tous les autres».

Une soirée Valentin XXX

Des amours érotiques. Quelques heures à peine avant la Saint-Valentin, ce soir à 20h30, les éditions-productions *Sous le manteau* lancent leur premier fascicule érotique, dans un happening qui se promet salé, au nouveau bar *Les 42 arts*, 4282, rue Saint-Denis, à Montréal.

Une quinzaine d'artistes vont chanter «la pomme et ses pépins qu'adorent déguster les vers sveltes et libres», parmi lesquels Nathalie Dion, François Martel, Nathalie Deroime, Mario Cholette, Jean-Sébastien Huot et Irène Mayer.

Une centaine d'exemplaires numérotés du petit cahier érotique intitulé *Les langues du cœur* seront alors mis en vente au coût de 6 \$, avec une gravure originale en prime. *Sous le manteau* en met aussi 200 autres copies sur le marché, sans gravure celles-là, qu'on peut dès maintenant se procurer dans les magasins de *La capoterie*.

Marie suivait Le Monde

La romancière Lise Bissonnette s'est méritée une critique élogieuse dans *Le Monde* du vendredi 5 février 1993. Le critique Pierre Robert Leclercq écrit: quand on rentre dans le tableau décrit dans son roman *Marie suivait l'étoile* on ne le quitte plus, et «c'est le critère du talent». Il félicite la force d'évocation des lieux de l'œuvre et leur sensualité, «l'esprit qui donne à chacun sa spécificité», et cette façon bien à l'auteure «de dire ainsi le plus simple, le plus complexe, le plus secret» de l'existence de ses héroïnes.

Parler Pantoute

La librairie Pantoute de Québec tient salon. Mercredi, on reçoit l'essayiste Pierre Vadeboncoeur qui s'entretient de son bouquin, *Le Bonheur excessif*, paru chez Bellarmin. En mars, ce sera au tour de Colette Beauchamp auteur de la biographie *Judith Jasmin, de feu et de flamme*, qui trône en tête des listes de best-sellers depuis quelques semaines. Les causeries se déroulent au Pub saint-Alexandre, rue Saint-Jean à Québec, à partir de 17h30.

Je cours les concours

Les auteurs ou leurs éditeurs ont jusqu'à la fin du mois pour soumettre les recueils de poèmes au Prix Alain-Grandbois et les essais au Prix Victor-Barbeau, qui seront décernés au printemps par l'Académie des lettres du Québec. Quatre exemplaires de chaque ouvrage doivent être déposés avant le 28 février à la permanence de l'Académie, 5724 chemin de la Côte Saint-Antoine, Montréal, Qc, H4A 1R9. Les prix (1000\$) seront attribués en mai 1993.

Rattraper le moi qui fuit

UN À UN
DE L'INDIVIDUALISME EN LITTÉRATUREPierre Pachet,
ed. du Seuil, 1993, 148p.

Certains thèmes peuvent se prêter à des ramifications infinies. On est parfois frappés par l'ampleur d'un sujet, curieux de découvrir son fil conducteur. Pour moi, ce fut celui de l'universitaire français Pierre Pachet qui vient de publier un essai fort intéressant au Seuil. Intitulé *Un à un*, c'est coiffé du sous-titre: *de l'individualisme en littérature*. Or, me disais-je, s'il est un acte par essence individualiste, c'est bien celui d'écrire. Tous les romanciers, tous les poètes n'ont-ils pas poursuivi une quête d'identité à travers des œuvres? Parler d'individualisme en littérature m'apparaissait comme une sorte de pléonasme.

Mais aux yeux de Pierre Pachet, l'individualisme est lié au destin même de la littérature moderne. Selon lui, l'après-Freud, l'après-Proust, l'après-Joyce que nous traversons, dans nos sociétés démocratiques qui dressent par ailleurs un pont d'or à la personne, est le seul terreau vraiment fertile pour l'individu. Dans sa curiosité sans limites, sans tabous, dans sa recherche éperdue de nouveaux sujets, la sensibilité moderne a créé une nouvelle écriture fragmentée, ne laissant émerger que «la lame du présent, une urgence intime, un appel à faire face à ce qui n'a pas de visage». La littérature, nous dit Pierre Pachet, est arrivée au bout de son rouleau. Elle éclate. Et l'écrivain contemporain saute avec elle. A lui de se réinventer.

Et de citer Henri Michaux, le poète français qui fit tant d'expériences sur lui-même, bourré de mescaline, cherchant à rattraper un ego à la dérive après que toutes les certitudes, les constructions de l'esprit, les hauteurs comme dans le *Bateau ivre* de Rimbaud l'aient lâché seul sur son fleuve maudit.

«On veut trop être quelqu'un», écrivait Michaux dans sa postface de *Plume*. Funambule de l'esprit, il se cramponnait à un balancier pour éviter les précipices qu'il s'était lui-même créés. Noyé dans un ouragan de sensations et d'images provoquées par ses voyages hallucinogènes, son identité lui paraissait infi-

ODILE
TREMBLAY

niment ténue, comme une sorte d'écume qui persistait après que tout le reste ait foutu le camp. «Comment noter une présence quand on est absent?», demandait-il avec angoisse.

Pour d'autres, cette quête de l'individualité paraît un peu absurde. «L'idée de liberté, l'idée de conscience qui en est une part, on ne les trouve pas dans l'islam. On cherche plutôt quelle est la Loi, pour lui obéir», rappelle l'écrivain V. S. Naipaul dans une entrevue accordée à Pachet. «Il vient un moment où règles et rites

deviennent une part de votre identité», Naipaul se tient au confluent de tant de cultures, que pour lui la recherche de l'individualité est virtuelle, un effort tâtonnant, ce vers quoi tend celui que tous les moules extérieurs essaient de modeler et qui dans le tréfonds de sa petite différence leur échappe pourtant.

D'origine indienne, de caste brah-

manique, né dans l'île antillaise de Trinidad, adopté ensuite par l'Angleterre comme un de ses écrivains majeurs, Naipaul s'est fait reprocher le regard très dur qu'il posait sur un certain tiers-monde, l'Inde notamment qu'il a arpentée et décrite sans complaisance, même, at-on dit, sans pitié. Mais à ses yeux, la révolte contre la misère, contre la bêtise et la cruauté constitue l'affirmation suprême de soi. «Un mouvement de colère est un instant de lucidité exaltée», écrit-il dans *L'illusion des ténèbres*. Elle est ce moment de grâce où les égards pour autrui, le souci de la décence dissipent les faux-semblants. Je suis en colère, donc je suis, proclame toute son œuvre.

Pachet compare l'univers douloureux et blessant de Naipaul au style multiforme, imaginatif d'un Salman Rusdie, qui au delà de l'anathème dont il est l'objet, choisit en tant qu'écrivain de se définir à travers les métamorphoses de ses personnages, comme un être en mouvement qui lui inspire une tolérance amusée.

Mais en quelque part, cette quête d'individualité demeure essentiellement moderne et occidentale. Car encore faut-il pour prétendre y aspirer, jouir d'un système social et économique à peu près décent. «Dans toute culture, aussi antique ou archaïque qu'elle soit, l'individu existe, avec l'obscurité impénétrable de sa fermeture sur soi, avec l'énigme de son être-là, avec l'angoisse qu'engendre sa formidable solitude, précise Pachet. Mais seule «notre civilisation universelle», ferait droit à cette énigme et lui donnerait un rôle central.

«En quoi l'individu est-il une énigme à la Chirico apparaissant en pleine lumière, avec des contours si nettement dessinés, si conventionnels même quelquefois, mais dont les figures semblent surgir à la suite d'un événement dont l'essentiel nous est dérobé?», demande avec des accents de poésie l'auteur d'*Un à un*. L'essai qu'il nous livre est un questionnement très personnel soulevant des pistes, évitant les réponses fermes, questionnant la littérature moderne à travers une grille originale qu'on pourrait appliquer ensuite à tous les écrivains du monde et qui vient modifier et enrichir la lecture de leurs œuvres.

PIERRE PACHET
UN À UN
De l'individualisme en littérature
(Michaux, Naipaul, Rushdie)

Le Seuil

LA VITRINE DU LIVRE

PETITES ANNONCES. GRAND AMOUR (AVENTURIERS S'ABSTENIR)

Paul Fournier
Stanké/167 pages

L'auteur a succombé à la tentation des petites annonces des publications québécoises et françaises. Il passe en revue les trésors d'imagination des rédacteurs en mal d'amour, les appels à la perversion, les mille et un modèles de la confusion. Il apprend même comment des petites annonces savamment rédigées peuvent permettre d'élargir le cercle de ses relations, voire de trouver l'âme soeur. L'ouvrage est d'ailleurs préfacé par Joséée Blanchette, qui a rencontré un certain Paul de cette façon, son «homme de bonne volonté», qu'elle n'a plus quitté depuis.

LES OBSÈDES DU JEU. L'ÉPIDÉMIE INVISIBLE

Claude Marcil et Marie Riopel
Louise Courteau éditrice/184 pages

Il y aurait entre 20 000 et 71 000 joueurs compulsifs au Québec. Plus du tiers sont des femmes. Un joueur sur 20 développe un rapport maladif au jeu. Des témoignages chocs sur les ravages physiques, émotionnels et spirituels vécus par les joueurs ou leur famille, leur dégringolade, leurs ennuis avec les bookmakers et les shylocks. Et tout ça à l'heure où le gouvernement se lance dans l'aventure des casinos d'État. Merci Québec!

DU CANADA AU QUÉBEC. GÉNÉALOGIE D'UNE HISTOIRE

Heinz Weinmann
L'Hexagone/477 pages

Le Québec dans le miroir de son histoire. Une réédition attendue pour cette brique monumentale épuisée depuis plus d'un an. Weinmann propose rien de moins qu'une lecture généalogique, psychanalytique et symbolique de l'histoire du Québec, avec en toile de fond, l'échec du référendum de 1980. Conscient et inconscient s'entrechoquent allègrement et les points d'ancrage réels ou fictifs se combinent parfois à des siècles de distance pour arriver à un portrait pour le moins original de notre histoire.

LE MENSONGE

La pensée et les hommes, 131 pages.

Le dernier numéro de cette revue belge s'interroge sur la part de vérité et de mensonge qui constitue notre réel, notre quotidien: le mensonge dans la science, les médias, les images, devant les cours de justice, en art, dans la littérature. Finalement, la question se pose: et si le mensonge était utile, ne serait-ce que pour accompagner la vérité sur le chemin du réel?

LE MÉDIA CHOC

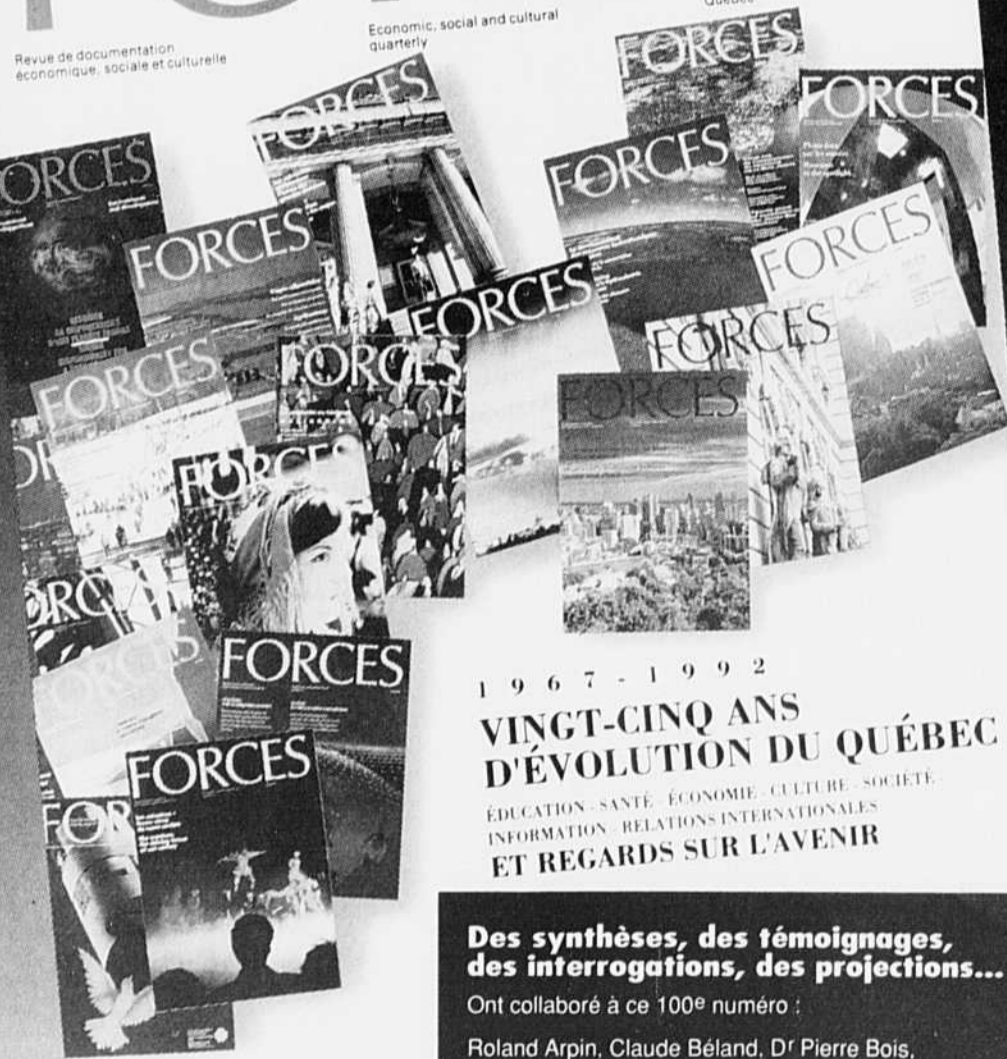
Alain Mime
Grasset/248 pages

Après *La Machine égalitaire*, *L'Argent fou* et *La Vengeance des nations*, le golden boy de la sociologie et de l'économie française s'attaque maintenant au système des médias en France. Le constat est tout simple: par ses archaïsmes financiers, intellectuels et moraux, le monstre est très mal adapté aux exigences d'une démocratie moderne. S.B.

À l'occasion de son 25^e anniversaire,
FORCES publie un numéro exceptionnel

Une fête de la mémoire par le texte et l'image, et un éclairage inédit sur les décennies qui viennent.

FORCES

1967-1992
VINGT-CINQ ANS
D'ÉVOLUTION DU QUÉBEC
ÉDUCATION - SANTÉ - ÉCONOMIE - CULTURE - SOCIÉTÉ
INFORMATION - RELATIONS INTERNATIONALES
ET REGARDS SUR L'AVENIRDes synthèses, des témoignages,
des interrogations, des projections...Ont collaboré à ce 100^e numéro :

Roland Arpin, Claude Béland, Dr Pierre Bois,
Pierre Bouchard, Dr Martial G. Bourassa,
Gretta Chambers, Dr Michel Chrétien,
Claude Corbo, Jacqueline Darveau-Cardinal,
Jean-Paul Desbiens, Richard Drouin,
Fernand Fontaine, Lise Gauvin, Dr Jacques Genest,
Jacques Girard, Claude Gravel, Jean Guertin,
Jean-Paul L'Allier, Ginette Laurin, Jean-Marc Léger,
Jean-Paul Lejeune, Robert Lepage, Danielle Ouellet,
Jean Paré, Julie Payette, Pierre Péladeau,
Guy Rocher, Françoise Tétu de Lapsade
et Lorraine Vaillancourt

Un numéro double
au prix régulier : 6,25 \$En kiosque et en librairie
à compter du samedi 30 janvier 1993Société d'édition de la revue FORCES, 500, rue Sherbrooke ouest, bureau 1270, Montréal (Québec) H3A 3C6
Pour abonnements : Téléphone (514) 286-7600

CLASSIQUES Partir à la redécouverte

SUIITE DE LA PAGE D-1

l'idée est de réactualiser les œuvres, de stimuler le souvenir.» Les programmes scolaires sont naifs et annésiques: *Les Filles de Caleb* y détonnent maintenant *Kamouraska*.

Le corpus de la BNM est assez large pour englober des écrits de la Nouvelle-France, comme les *Relations de Jacques Cartier*, des textes du XIX^e siècle telles les *Chroniques* d'Arthur Buies et des ouvrages plus récents, *Les Demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey ou *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon, «notre premier vrai roman canadien», comme

on disait à l'époque de sa parution.

Une trentaine d'ouvrages sont déjà parus dans la collection. On prépare actuellement la publication des *Contes vrais* de Pamphile Lemay et plusieurs tomes consacrés à l'œuvre de Grandbois.

Si on lui donnait carte blanche et des moyens, le professeur Major aimerait envoyer sous presses des œuvres complètes de tous les grands noms de la littérature d'ici, les Roy, Thériault, Ferron et autres.

Et puis, en élargissant la définition de la littérature à tout ce qui est écrit (essais, mémoires, etc.), il publierait des textes de la Nouvelle-France, un

domaine honteusement négligé par l'édition. C'est le cas des *Relations* des Jésuites, parues aux Éds. du Jour'en 1972, avec quatre pages de présentation pour les six volumes. La *Correspondance* de Marie de l'Incarnation, un des grands textes mystiques classiques, et les récits de voyage de Louis Hennepin (1626-1705), sont tous introuvables en français.

Trésors oubliés

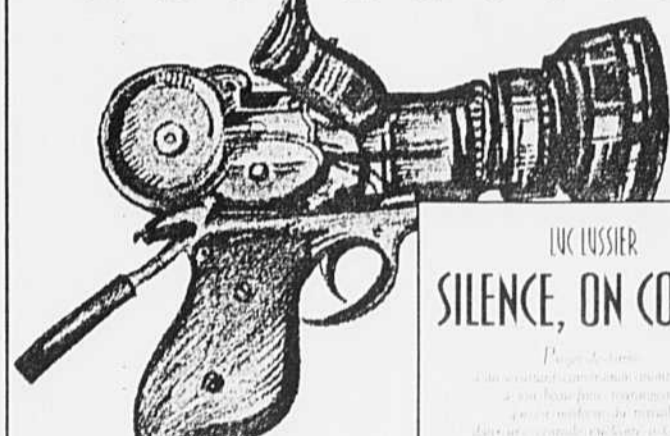
Quelques petits ou grands trésors oubliés dorment encore dans les coffres des vieilles maisons d'éditions. Fides vient de relancer sa collection «Le Nénuphar», où sont parus 61 titres depuis 1944. Des classiques comme *Menard*, le premier titre de la série, à *Convergences* de Jean Lemoyne, qu'on vient de rééditer. On pense à relancer la collection des «Classiques canadiens», sur les figures marquantes de notre histoire, comme Saint-Jean de Brébeuf, Octave Crémazie ou Robert Choquette.

Quant aux grandes redécouvertes, Mailhot les croit encore possibles. Il cite l'exemple de Major qui, en 1988, a préparé l'édition critique du *Journal* d'Henriette Dessaulles, une œuvre forte, oubliée pendant plusieurs décennies.

«A mesure qu'on fouille, on développe un sens de la conservation, renchérit le professeur Major. Le classique de la littérature alimente notre inconscient collectif: c'est une partie de nous-même, qui nous défi-

SILENCE, ON COUPE!

Luc Lussier



Écrit d'une seule haleine,
dans un style aussi cru
que ce qu'il a à dire,
ce roman, qui révèle les
dessous du milieu du
cinéma québécois,
SAURA EN AMUSER OU EN
AGACER plus d'un!

Collection L'Arbre
116 pages
14,75 \$

À surveiller chez votre libraire

viceVersa

NUMÉRO 40
TROIS DOSSIERS
SENS UNIQUES
ART ET SOCIÉTÉ
En kiosque dès maintenant

IAN 5 NUMÉROS 20\$ (TPS incluse)

Veuillez abonner:

Nom :

Adresse :

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

:

Chèque ou mandat poste à l'ordre de
Vice Versa, C. P. 991, Succ. A, Montréal
(Québec) H3C 2W9

L I V R E S

CRITIQUE

ENTREVUE

Le rapt du texte

Pellicule, cellulose et gélatine

SILENCE, ON COUPE

Luc Lussier, roman, Montréal, «L'Arbre», HMH, 1993, 111 p.

JACQUES ALLARD

L'hiver est dur aussi pour les amateurs de littérature. On manque de livres. Lois du marché obligent: les éditeurs vendent maintenant de l'événement. Après la course automnale des prix et le passage du père Noël, ils lorgnent maintenant le printemps, les petits salons, en attendant le grand. Ne serait-ce pourtant pas le moment, en ce creux de saison, de ménager aux lecteurs quelques surprises? Du genre de cette *Vie aux trousses* (d'André Brochu) que LE DEVOIR recommandait la semaine dernière?

HMH a peut-être voulu le faire avec un nouveau titre dans sa collection de «L'Arbre». Mais c'est raté: ce qui fut autrefois une de nos plus prestigieuses collections de romans ne va pas retrouver son lustre avec *Silence, on coupe*. «Projet-de-lettre-d'un-assistant-caméraman-montréalais-à-son-beau-frère-Tourangeau-qui-est-médecin-du-travail-dans-une-centrale-nucléaire-à-Chinon.»

L'éditeur a beau dire qu'il s'agit d'un «roman luxuriant qui révèle les dessous du milieu du cinéma québécois», on reste plutôt tiède devant un tel débordement d'anecdotes de troisième ordre, même si l'ensemble est porté par une verve indéniable (en joual, en anglais et en français).

Les six mille pigistes du milieu québéco-canadien s'y retrouveront-ils? Grand bien leur fasse... Mais que retiendra-t-on généralement de cette logorrhée? Que Frédéric, le réalisateur de *L'Exorcist* n'a pas aimé la tête de telle maquilleuse québécoise? Que lors du tournage d'un documentaire sur l'architecte de l'*Opéra-Bastille*, le réalisateur manitobain était absent? Que pendant les années soixante-dix, on tournait ici trop facilement, trop vite, trop fréquemment, trop saoul, trop drogué? Que les tournages ont bien fait voyager des techniciens incompetents?

On a là un autre exemple d'un type romanesque assez pratiqué ici: le roman-projet qui dit: j'en mets au max, j'te garroche le paquet, attrape ce que tu peux, imagine surtout ce que je ferais avec un pareil stock, si je m'en donnais la peine, si ma femme me laissait tranquille, si le beau était intéressé, si j'avais le temps. Tu comprends pas tout? Mais baquet! c'est mon style, le toutt-toutt! Bon, ok, je te le torche sur une gosse ton petit glossaire, en fin de volume. Vous voyez le genre? Genre limite. Ça peut être drôle, pendant plusieurs pages. Mais à force de faire comme si le roman était fait, on a l'impression, comme l'on dit sur le plateau, à la fin du tournage (quand on ramasse l'équipement, qu'on «remballe») que «c'est un wrap!»... Le «wrap» du soi-disant septième art? Le rapt du texte, celui de l'oeuvre, tout le reste est pellicule, cellulose et gélatine.

Il n'est pas facile à réaliser, le roman-projet. Il doit naître d'une véritable urgence intérieure, comme celle qu'Aquin vivait à l'été 1964 quand il s'est mis à écrire *Prochain épisode*. Il ne saurait surgir que d'un programme: un ensemble de formes qui trouvent leur réalisation dans le feu de l'écriture, dans la réussite d'une thématique de l'inchoatif, où le commencement rejoint la fin, la naissance la mort. *Silence, on coupe* est un livre qui porte bien son titre mais dont le sous-titre annonce une appendice, cette inflammation du secondaire, du complément, du dérisoire. Dans le genre de ce qui s'appelle souvent ici de l'humour: la stepette. Pour amateurs seulement.

Luc Lussier fait son cinéma

MARIE-CLAIRE GIRARD

Cela va de soi. C'est au Café Méliès que l'on rencontre l'auteur d'un premier roman qui fut assistant-caméraman pendant près de vingt ans. Luc Lussier a quarante ans, est marié à une Française, est père de deux filles de huit ans et demi et 19 mois. De plus, il possède un chat. Ça fait beaucoup de similitudes avec Robert, le narrateur de *Silence, on coupe!* (publié chez HMH). «Mais, souligne Luc Lussier, je suis quelqu'un de beaucoup plus complexe que Robert. En fait je me suis créé un petit théâtre à moi et même si mon livre semble autobiographique il s'agit bien davantage d'une prise de parole. Le héros ce n'est pas moi, c'est un portrait que je mets en scène, un cinéma que j'ai inventé.»

«Faire sortir le méchant»

Si Luc Lussier a écrit des poèmes lorsqu'il était jeune, et des scénarios plus tard, c'est une longue réflexion qui l'a amené à s'asseoir devant son ordinateur et à noircir les pages qui ont fini par donner *Silence, on coupe!*

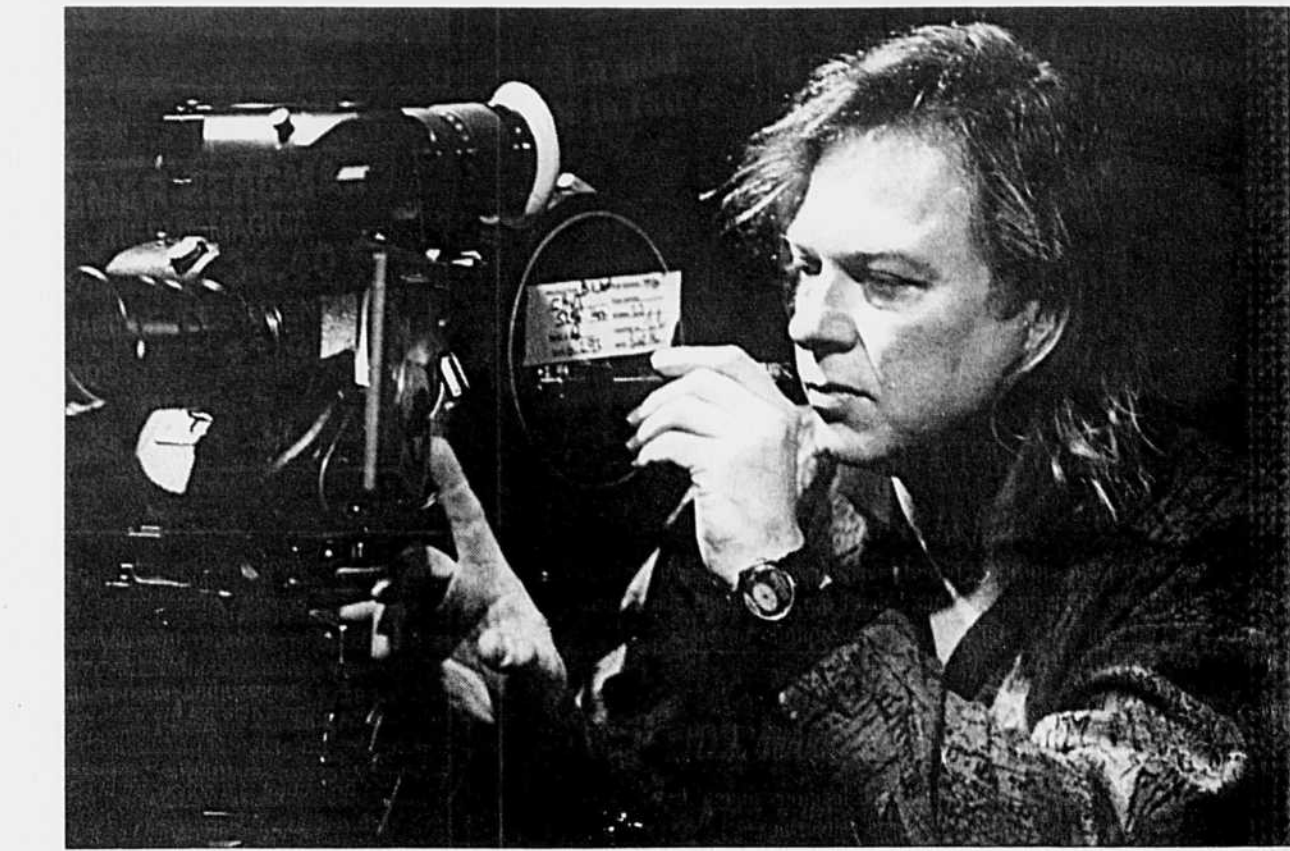
Un travail ayant contribué à «faire sortir le méchant» comme il l'avoue lui-même, une forme de thérapie «même s'il faudrait me mettre une camisole de force pour m'entraîner devant un psychologue ou un psychanalyste», rigole-t-il, et une

recherche de soi-même:

«Sans être un grand lecteur, j'ai toujours eu un respect immense pour cette forme d'expression. En réaction contre la grosse machine du cinéma. Et contre mon propre travail d'assistant-caméraman, où la technique prime sur tout. Écrire, ça a été ma recherche du temps perdu: le cinéma est lié à une vie de fous, on se couche tard, on se lève de bonne heure, on boit, on fume et bien des choses; souvent je ne me souvenais pas de ce que j'avais fait la veille, alors je me suis assis et j'ai laissé remonter les choses, tranquillement.»

L'auteur de *Silence, on coupe!* soutient que l'écriture est un mode de communication que la plupart des gens possèdent. Il dit concevoir très bien qu'au tournant de la quarantaine, chacun s'assoie et écrive son livre.

«L'écriture t'oblige à te retrouver face à toi-même, en un examen de conscience qui te demande finalement peu de choses: un ordinateur, une machine à écrire ou une feuille de papier. Ça t'oblige à couper le fil de la vie trépidante et puisqu'on n'a qu'une vie à vivre, pourquoi ne pas prendre le temps de la retrouver? A moment donné, on a l'impression d'avoir vécu suffisamment pour se connaître un peu plus... Ça peut sembler fou à dire, mais je comprends mal qu'on n'impose pas aux gens d'écrire:

Luc Lussier, auteur de *Silence, on coupe!*: «L'écriture t'oblige à te retrouver face à toi-même».

ça a plus de sens l'écriture obligatoire que le service militaire obligatoire...»

En tant qu'assistant-caméraman, Luc Lussier s'est toujours considéré comme un mercenaire de l'image, un technicien bien payé travaillant de longues heures sur la fiction d'un autre. Une fiction souvent moche, les navets succédant plus souvent qu'autrement aux navets, et la créativité mangée en-dessous de la table.

«Faire du mauvais cinéma, ça ne rend pas vraiment intelligent», dira-t-il, et c'est pourtant celui qui paye le mieux. Mais après avoir travaillé pendant cinq ou six années sur des productions nulles destinées à rester sur les tablettes et servant d'abris fiscaux aux dentistes incapables de dissimuler leurs revenus trop élevés au percepteur d'impôt, Lussier s'est mis à réfléchir et a conclu que tout ce flaila n'avait rien à voir avec la vraie vie.

Prépare-t-il un autre livre? A-t-il été agaçonné par la publication de ce premier roman?

«Je ne sais pas si je vais écrire autre chose, répond Luc Lussier. Je ne travaille plus que sur des longs métrages, ce qui me laisse du temps. Il y a eu une époque où tout s'enchaînait très rapidement, où je travaillais continuellement et ça a beaucoup affecté ma vie familiale.»

Au Café Méliès, avec la musique de films célèbres comme fond sonore, Luc Lussier ne répète que le cinéma, ce n'est pas ce qu'on pense, ce n'est pas du «glamour», et pas si drôle en bout de ligne. «Moi la connerie à coup de millions, ça me déprime. Mon livre c'est mon cinéma à moi, et ma caméra n'est pas objective.»



Le cas Eugen Drewermann

Un débat public au-delà de l'actualité



LA PAROLE QUI GUÉRIT

«Une sorte d'ouverture au génie multiforme de Drewermann.» (André Séve)

Vol. de 336p. — 46,85\$

L'ESSENTIEL EST INVISIBLE

Une lecture psychanalytique du *Petit Prince*

Une exploration de Saint-Exupéry dans ses dimensions religieuses et psychanalytiques.

Vol. de 172 p. — 24,80\$

DE L'IMMORTALITÉ DES ANIMAUX

Une réflexion sur le sort réservé aux animaux et qui permet de reconsidérer la place de l'homme lui-même au sein de la nature.

Vol. de 88 p. — 16,75\$



PSYCHANALYSE ET MORALE

I. La peur et la faute

Drewermann pose les grandes questions de fond qui mettent en cause une morale chrétienne trop fondée sur la responsabilité sans faille, le devoir omniprésent, la peur d'être soi-même.

Vol. de 152 p. — 26,50\$

II. L'amour et la réconciliation

L'amour conjugal dans toutes ses dimensions spirituelles et psychologiques

Vol. de 186 p. — 27,60\$

III. Le mensonge et le suicide

Drewermann part des situations limites de l'existence humaine pour montrer la peur à l'œuvre dans le dysfonctionnement de la personnalité.

Vol. de 186 p. — 25,10\$

cerf

Distribution FIDES

Petite histoire en Gaspésie

Un univers de films plutôt que de littérature

L'ANSE-PLEUREUSE

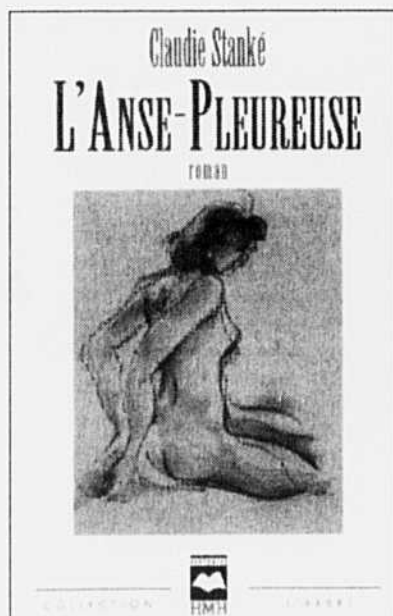
Claudie Stanké, Éd. Hurtubise HMH, col. L'Arbre, Montréal, 1992, 127 pages.

PIERRE SALDUCCI

Certaines histoires réussissent à paraître tout à fait originales, d'autres présentent curieusement un petit air de déjà vu. *L'Anse-pleureuse* de Claudie Stanké appartient à cette seconde catégorie, avec la particularité qu'il évoque davantage l'univers des films que celui de la littérature. *L'Anse-pleureuse* est un livre d'images, qu'on visualise plus qu'on ne ressent, sans doute parce que l'écriture de Claudie Stanké est économe, sans prouesse littéraire, et qu'elle s'attache plus à décrire des faits et gestes qu'à rendre la complexité des sentiments. De plus, les paysages côtiers de la Gaspésie en toile de fond ne font que renforcer à leur tour cette perception technicolor et grand écran.

L'Anse-pleureuse commence en rappelant *La tentation d'Isabelle* de Jacques Doillon, alors qu'un jeune couple se dispute durant une promenade en voiture en pleine campagne. La jeune fille excédée descend du véhicule, une altercation s'ensuit, la rupture est immédiate. Jeune homme et voiture disparaissent à l'horizon. Fin du premier acte. Par la suite, *L'Anse-pleureuse* fait penser à *La belle noiseuse*, de Rivette à l'heure où la jeune fille arrive dans la demeure isolée d'un couple marginal qui vit retiré du monde. Comme dans *La belle noiseuse*, la jeune fille, Léonie, va servir de modèle au conjoint artiste et, comme dans le film, sa nudité va provoquer une intimité, autant avec l'homme qu'avec la femme, débouchant sur une sorte de confusion sentimentale.

Les choses n'auront pas le temps d'aller beaucoup plus loin. Fin du deuxième acte et début du troisième. Comme dans *Les choses de la vie*



de Sautet, le destin veille et mettra un terme tragiquement à l'union naissante. Sous le choc, Léonie n'aura d'autre choix que de revivre mentalement les jours de bonheur revivus.

Par sa constante unité de ton, d'action et de thématique, par sa brièveté aussi, *L'Anse-pleureuse* est plus une novella qu'un roman. Usant d'une certaine prudence d'écriture, Claudie Stanké a composé un récit qui se lit bien, relativement vite et possède sa propre musique. Mais *L'Anse-pleureuse* est une symphonie inachevée. Il lui manque un mouvement. L'action s'interrompt au bord de l'apogée. Claudie Stanké semble avoir eu peur d'aller trop loin, de perdre le contrôle de ses personnages, de ne plus pouvoir les justifier. L'auteur ne développe pas les relations qu'elle met en scène. L'histoire s'achève sur cette frustration qui fait de *L'Anse-pleureuse* un récit charmant mais incomplet. Le lecteur doit combler les cases laissées vides, on ne sait trop pourquoi, par Claudie Stanké.

UNE BANDE ENVAHIT UN PARC

Une bande de citoyens en avait assez de voir un parc du voisinage laissé à l'abandon. Ils ont donc passé un samedi entier à enlever les déchets, planter des fleurs et repeindre les balançoires rouillées.

Ces gestes font partie d'une douce révolution. Un à un, ils contribuent à rendre notre monde meilleur. Soyez complice de cette révolution.



IMAGINEZ TOUT CE QUE VOUS POUVEZ FAIRE, EN DONNANT DE VOTRE TEMPS ET DE VOTRE ARGENT.

Librairie L'Encrier enr.

CE MOIS-CI :

1280, AVE LAURIER EST MONTREAL • 523-8285

INGMAR BERGMAN

LATERNA MAGICA

43,90\$ 34,40 \$

LES MEILLEURES INTENTIONS

29,90\$ 23,95\$

39,95\$ IMAGES 31,95\$

LIBERTÉ



Jean-Pierre Issenhuth

Avec Gerard Manley Hopkins

Hubert Hysen

De la traduction

Marie-Andrée Lamontagne

D'où viennent les écrivains?

Le premier obstacle

Jacques Rancourt

De la traduction à la traduction

de poésie

Leslie Ullman ou la poésie

comme art de vivre

Philip Stratford

L'écrivain clandestin

David Homel

Dans les deux sens

(la traduction littéraire au Canada)

Alison Lee Strayer

Deux écrivains de l'Ouest

Jacques Bouchard

Le son, le sens et le silence

en traduction poétique

ou recréer Embricos

Michel Savard

Soliloque d'un traducteur

Sylvain Bournival

Méthode pour entendre des voix

DEMANDEZ-LE À VOTRE LIBRAIRE

LIVRES

POÉSIE

L'art du «mais»

Un ensemble de poèmes animé par un balancier

LE DERNIER NOM DE LA TERRE

Gilbert Langevin, *l'Hexagone*, 1992, 86 pages, coll. «Poésie»

FRANÇOIS DUMONT

On peut reconnaître, dans l'oeuvre de Gilbert Langevin, plusieurs traits distinctifs de poètes québécois pourtant très différents: le témoignage lyrique de Gaston Miron, l'aisance inventive de Roland Guère, le mysticisme inquiet de Juan Garcia ou d'indignation dispersée de Huguette Gaulin par exemple.

Ces parentés s'expliquent peut-être par la quête de la communauté qui a toujours marqué l'écriture de Langevin. L'une des traces les plus visibles en est sans doute l'abondance des dédicaces. Mais il ne s'agit pas uniquement d'une collectivité «de poètes», comme on le voit souvent, ni d'une collectivité «nationale». Je dirais que Langevin cultive les affinités avec ce que chacun et chacune aurait de meilleur; que lire Langevin c'est re-

connaitre la meilleure part de soi, et en même temps éprouver à quel point cette meilleure part trouve difficilement sa place dans la vie quotidienne.

Le précédent recueil de Gilbert Langevin, *Les Vulnérables*, avait été écrit en collaboration avec Jean Lal. Ecrire en collaboration, pour un «fraternaliste», quoi de mieux? Et pourtant, les résultats étaient décevants. Or, voici qu'après un recueil plutôt fade et improvisé apparaît une oeuvre forte et troublante.

Dans *Le Dernier nom de la terre*, l'intensité de l'émotion est mise en valeur par une organisation aussi sûre que discrète. Il est difficile de lire les poèmes indépendamment les uns des autres tant ils s'appellent mutuellement et tant chacun ne prend sa véritable signification qu'en regard des autres.

Plusieurs types d'écriture sont mis à contribution: on trouve de courts poèmes ciselés, puis des textes proches de la chanson, enfin une suite de proses, particulièrement inten-

se, intitulée «Auto-psy». La part de l'autobiographie est manifestement importante, mais le lecteur est sans cesse interpellé. Angoissé, il trouvera des réponses, ou du moins une voie «OUVERTE / aux âmes de battante attente». Rassuré, il trouvera des questions, celles-ci par exemple: «où en est-tu dans tes retraits / où en est-tu dans tes refus / tu babouines baragouines / tu te xéroxes et balbuties / tu te faxes ou tu supplies / depuis combien depuis qui? / et toute cette culture / provision bien garnie».

Une sorte de balancier anime l'ensemble du livre et chacun des poèmes. Langevin a une maîtrise sans égale de «l'art du mais»: dès que le désespoir se montre trop noir, il s'éclaircit au détour d'une phrase; dès que le jeu semble gratuit, il prend une tournure grave, au moment le plus inattendu. On peut repérer ainsi plusieurs chassés-croisés subtils, par exemple entre le «je» et le «tu» ou entre l'oral et l'écrit.

Mais le balancement le plus fonda-

mental demeure ce qui concerne l'individuel et le collectif. Dans «Auto-psy», par exemple, plus la «confession» devient intime, plus elle met en question la «terre-terreur». La seule véritable ouverture, pour l'individu, est la «synergie» du monde qui, à son tour, ne devient humain que par «nos meurtrissures amplifiées parfois à l'échelle planétaire».

L'individu n'est donc jamais un pur individu, et l'humanité n'est jamais une notion abstraite. «Bien qu'il soit sage de croire que si je suis bon avec les autres, ils le seront avec moi», écrit Langevin, la souffrance humaine demeure quand même sans limites. Ces gouffres grandissent comme des montagnes inversées où l'on se dégrade au lieu de gravir. Tant de vulgarité blesse, inexorable. Il n'y a pas d'hiver assez froid pour abolir ces feux-là.

Ne serait-ce que pour cette authentique solidarité, ce petit livre, à mon avis, l'air de rien, est un grand livre.

LIVRES JAUNIS



GILLES ARCHAMBAULT

Paris, paradis perdu

PARIS EST UNE FÊTE

Ernest Hemingway, *Paris, Le Livre de poche*, 1967.

«Tel était le Paris de notre jeunesse, au temps où nous étions très pauvres et très heureux.» C'est sur cette phrase que se termine *Paris est une fête*. Hemingway écrit ce livre à la fin de sa vie alors que son état physique et moral est chancelant. La parution ne viendra que deux ans après le suicide.

Je n'ai jamais été un inconditionnel du grand Américain. Si ses nouvelles emportent mon adhésion, je n'ai pas la même passion pour ses romans. *Le Vieil homme et la mer* dont on fit tant de cas ne m'a jamais tout à fait convaincu.

J'avance ces avis sans les tenir pour définitifs, puisqu'en littérature rien ne l'est. Tel auteur que l'on adore à trente ans nous ennuie à quarante. Il me paraît toutefois que *Paris est une fête* est l'un des plus beaux récits autobiographiques qui soient.

Pour aimer ce livre, il faut aimer Paris. Il ne nuit pas non plus d'avoir une inclination pour des jeunes gens dans la vingtaine que visite l'amour. Par-dessus tout, il y a dans ces pages un fort parfum de mélancolie. L'écrivain dans la soixantaine se souvient de jours qui furent heureux. De jours où tout paraissait neuf. Paris naissait parce qu'il le découvrait. Le vin était d'autant meilleur qu'il ne coûtait rien. Qu'importe d'habiter un appartement bruyant si l'on écrit et si l'on sait qu'on va écrire demain.

J'aime ce livre à cause de sa retenue. Hemingway n'appuie jamais. Probablement parce qu'il craignait de se chagriner lui-même. L'écrivain célèbre, nobélisé, mais malheureux, ne devait pas se souvenir de ce passé-là sans émotion. Le gros ours qui jouait les durs avait de surprenantes

délicatesses. Comme le rappelle, l'un de ses biographes, Jeffrey Meyers, il a tendance à embellir ses souvenirs.

Les événements rapportés concernent les années 1921 à 1926. L'écrivain a cessé sa collaboration aux journaux. Le voyage et l'installation ont été défrayés par Hadley, sa jeune femme. Il écrit des nouvelles qu'il propose à droite et à gauche. Sans trop de succès. Hadley perd une valise contenant les manuscrits d'un roman, de onze nouvelles et de poèmes. A distance, Hemingway rapporte qu'il a fort bien pris la chose. D'autres documents nous montrent qu'il n'en est rien. Cet incident marque même le début de leur rupture.

Hemingway rencontre Scott Fitzgerald, Ezra Pound, James Joyce, Gertrude Stein, Ford Madox Ford. Des écrivains anglo-saxons surtout, des peintres. Il se prend de passion pour les courses, va à Auteuil et à Enghien.

Autant Scott Fitzgerald est inquiet, perturbé par sa femme Zelda, déjà aux prises avec un alcoolisme qui le poursuivra toujours, autant Hemingway apparaît comme un jeune homme en pleine possession de ses moyens. Un optimisme à tout épreuve l'habite. L'argent manque? On en trouvera. Les éditeurs se font tirer l'oreille, ils comprendront. «Il ne me restait plus qu'à maintenir sain d'esprit et la tête légère jusqu'au moment de me remettre au travail, le lendemain matin.»

S'il buvait déjà ferme à ce moment-là, Hemingway était un travailleur. La fête à laquelle fait allusion le titre est celle de la jeunesse, de l'amour, mais aussi du travail littéraire. Pour cette raison surtout, ces mémoires de fin de vie ne peuvent manquer d'émouvoir le lecteur que passionnent la création et la recherche du bonheur.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Quand Colline devient volcan

MON PERE ET MOI

Francine Ruel, *La Courte échelle*, coll. Roman plus

GISÈLE DESROCHES

Francine Ruel, la comédienne qui, dans la peau de Léone, envoie «le twitt jouer dans le trafic» depuis près d'un mois à travers la bande annonce de Scoop, celle qui tient le rôle de Donatienne dans Cormoran, que l'on verra bientôt jouer les Belle-soeurs, au théâtre Jean-Duceppe, vient d'offrir aux jeunes son second roman.

Colline, c'est le nom de l'héroïne. Elle a 14 ans. Son photographe de père, lancé dans les urgences de sa vie, n'a d'yeux que pour son métier. C'est un cyclope, en quelque sorte, qui voit sa fille occasionnellement à travers l'oeil unique de sa caméra. Des images de petite fille heureuse et souriante. Des photos qui ne correspondent plus à celle qu'elle est devenue à l'insu de ce père trop absent. La colère et la déception transforment la Colline modèle en volcan: par provocation, elle coupe d'abord très courts ses longs cheveux blonds qu'il aimait tant.

L'analyse des sentiments est fine et nuancée. Colline

est coincée dans une tristesse qui lui vient d'un autre. Mais n'allez pas croire que l'écriture soit triste ou humide. Ronde et mordante, au contraire, remplie de comparaisons rigolotes et d'expressions vivifiantes. Le ton est juste et sincère. Et petite Colline deviendra grande montagne: elle finira par trouver un chemin pour en sortir, sur le propre terrain de son père: la photographie.

Dans le prologue et l'épilogue est concentrée toute l'intrigue, écrite à la troisième personne. Mais celle-ci ne trouve son sens et sa saveur, exactement comme pour un sandwich, qu'à la lecture des chapitres intermédiaires, écrits eux, à la première personne. C'est la raison d'être du livre, l'indispensable carburant qui nous propulse jusqu'au dénouement, j'allais dire jusqu'au soulagement.

Finale surprise, qui survient à point, au moment où tout devenait trop beau, trop parfait. Le roman bifurque et revient en arrière, pour mieux sauter dans une construction astucieuse qui ressemble à la vraie vie. Il y a des sauts dans le vide qui demandent des répétitions mentales préalables. Il y a une Colline qui dort au fond de nous. Il y a des romans qui font vibrer les collines.



J' Champagne



SES DISQUES!

SES REVUES ET SES VIDÉOS!

SES LIVRES!

SES HEURES D'OUVERTURE!

SON STATIONNEMENT GRATUIT!

Champigny

4380, ST-DENIS
MONTRÉAL, QC
(514) 844-2587DE 9H À 22H
TOUS LES JOURS
MÊME LE DIMANCHE

LIVRES

LE FEUILLETON



LISSETTE MORIN

La terreur en jupon

DEVI

Irène Frain
PARIS 1992, Fayard/Lattès
460 pages.

Il ne faut surtout pas chercher son nom dans la bible de Bois-deffre: *Histoire de la littérature de langue française des années 30 aux années 80*. Pour deux raisons sans doute. Parce que le premier roman publié par Irène Frain: *Quand les Bretons peuplaient les mers*, le fut, déjà chez Fayard, en 1979. Et parce que cette romancière est classée parmi les écrivains dits populaires. *Le Nabab* en 1982, atteint des sommets au box-office de l'édition. Depuis, Irène Frain accumule les records de vente, sans pourtant qu'on consente, chez les critiques parisiens, à la classer ailleurs que dans les colonnes dites «les libraires ont vendu».

Les choses ne sont pas différentes, cette fois, puisque c'est sous la rubrique SUCCÈS que Catherine Clément, qui fut sa collaboratrice pour *Devi* et qui en est la dédicataire, parle du «beau coup de Frain» dans *Le Nouvel Observateur*...



Irène Frain s'attaque à une légende.

De quoi s'agit-il cette fois? Ma dernière lecture d'Irène Frain remonte à 1980 et il s'agissait d'une histoire «vraie», celle d'une amie de l'auteur dont le destin lui avait posé une sorte d'énigme. Qu'elle avait essayé de percer, aux États-Unis comme en France, en écrivant *Histoire de Lou*. Cette sorte de fiction-réalité était troublante et se lisait comme un polar.

Rien de tel avec le gros roman, de près de 500 pages, qu'elle vient de consacrer, après une longue enquête, menée sur le terrain, à la «reine des Brigands», en Inde, cette Phoolan Devi, emprisonnée à Gwalior, une ville située à une journée de route du Taj Mahal. Comme le rappelait Catherine Clément, dans son intéressante présentation, et du personnage et de la romancière, *Devi* est de la race de ces femmes rebelles dont l'Inde a le secret. «Mère, guerrière, sainte ou premier ministre, la femme en Inde est souveraine: jusqu'à régner dans l'ombre sur le peuple innombrable des bandits».

L'histoire de cette petite paysanne indienne, Irène Frain la raconte avec une sympathie non dissimulée. En fait, il s'agit d'à peine deux ans dans la vie de *Devi*. Mais d'une telle intensité que, de 1981 à 1983, cette très jeune femme — presque adolescente au moment où elle rencontre son destin, sous le personnage de Vikram, qui deviendra son mentor et bientôt son amant — terrorise une sinistre vallée, qualifiée celle «des hommes de rien». Après sa mort, elle deviendra, assoiffée de vengeance, le chef de gang, qualifiée par la police qui tente de la capturer, la «Calamity Jane de l'Uttar Pradesh»...

Irène Frain nous en avertit avec la plus grande honnêteté: «On n'est sûr de rien, dans cette histoire. Il n'y a que deux points sur lesquels on s'accorde: c'est arrivé sur le coup de midi, et la fille est venue par le chemin du fleuve». Et commence la relation du plus terrible carnage qu'il m'ait été donné de lire ces dernières années. De quoi alimenter les premières séquences d'un film d'horreur, digne du festival d'Avoriaz.

LIBRAIRIE HERMÈS

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Mais si les âmes sensibles sont priées de s'abstenir, il faut dire aux autres, qui auront traversé ces premières pages sans défaillir, que la suite, les plus de 400 pages qui suivent, ne sont pas seulement une véritable incursion dans le monde des disgraciées que sont les petites filles et, par la suite, les femmes indiennes, souvent réduites à une condition servile.

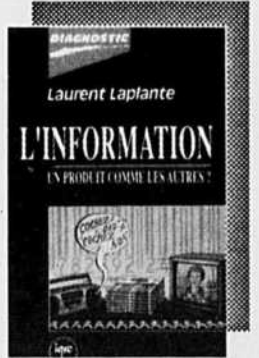
Il y a dans *Devi*, outre la saga de la Reine des brigands, comment elle arriva à dominer non seulement sa troupe impitoyable, des descriptions extrêmement précises de la mousson, des ravines où se terrent, avant d'exécuter leurs vols ou leurs kidnappings, ces assassins qui ne reculent devant rien pour changer leur condition dans une société toujours fondée, en dépit du régime démocratique auquel l'Inde aspire, depuis Gandhi, sur un rigoureux système de castes. Sans parler de la domination du mâle.

Avec sa taille fine, son port de tête hautain — le front toujours ceint d'un bandeau rouge — *Devi* est l'incarnation même de la victime qui devient bourreau. Mariée à 11 ans, soumise à la belle-famille, violée tant de fois qu'elle ne saurait les compter, cette fille de 20 ans a choisi son camp: celui de la violence et de la vengeance, un plat qui, dans ce pays au climat excessif, ne se mange pas froid mais bien dans la toupie de l'été et l'horrible «liquide» des moussons.

Irène Frain a rencontré son héroïne dans sa prison, là où elle est confinée depuis sa reddition, négociée avec l'approbation d'Indira Gandhi, le 12 février 1983. Il semble qu'elle n'est ni si belle ni si impressionnante que sa légende avait pu le laisser croire à sa «biographie» romancière, l'identité fiant à la déesse Kali, cette déesse parée de têtes de morts.

La longue quête que poursuit en Inde, puis à Paris, l'auteur de *Devi*, aboutit à un roman fascinant, où se mêlent évidemment les faits réels, les personnages qui ont vraiment entouré *Devi*, mais également l'imagination d'un écrivain qui n'a ménagé ni ses peines, si un patient travail de reconstitution pour offrir à ses lecteurs (on verra ce roman pendant plusieurs semaines sinon plusieurs mois sur la liste des best-sellers) un livre passionnant. Et même révélateur d'une condition féminine toujours horriblement bafouée dans l'immense pays de contrastes qu'est l'Inde d'aujourd'hui.

NOUVELLE PARUTION



L'INFORMATION

un produit comme les autres?

Laurent LAPLANTE

Diagnostic no 14

À une époque où l'information est valorisée à l'extrême, se fait jour un étonnant paradoxe. Pourtant gavés d'informations de toutes sortes, plusieurs citoyens avouent leur incapacité à décoder le présent. L'information médiatique a-t-elle des ratés? Elle amuse, distrait, déconcerte, mystifie, mais éclaire-t-elle vraiment? La responsabilité incombe-t-elle aux médias, aux journalistes?

Un plaidoyer en faveur d'une information capable de donner un supplément de lucidité et de liberté.

115 pages • 12,95 \$

En vente chez votre libraire

INSTITUT QUÉBÉCOIS DE RECHERCHE SUR LA CULTURE
14, rue Haldimand, Québec G1R 4N4
Téléphone: (418) 643-4695
Télécopieur: (418) 646-3317

LÉON DAUDET, LE DERNIER IMPRÉCATEUR
François Broche
Robert Laffont, 1992, 463 pages.

Conversation tenue dans les années 30 au sujet d'un écrivain considérable, Léon Daudet, qui allait mourir en 1942... Écoutons cela, un instant, en 1993...

Martin du Gard parle de Daudet à Julien Benda: «c'est un grand écrivain. On verra cela plus tard quand on fera son anthologie et qu'on ne se souviendra pas de sa politique».

«Vous appelez cela une politique?, réplique Benda. Mais c'est du football, du tir à la carabine. Il écrit n'importe quoi, calomnie les gens en se tordant de rire...»

On ne lit plus guère Julien Benda ni Martin du Gard, et encore moins Léon Daudet. Les époques chavirent, les lecteurs meurent, les bibliothèques se dispersent, la littérature est ce qui survit aux naufrages; des paquebots tenacité qui ont nom Flaubert, Stendhal, Zola, Proust, Céline, Kafka, Beckett.

Tous les autres, qui ont grouillé, grenouillé, écrit plus qu'écrit comme Léon Daudet, «le gros Léon», qui a publié 128 ouvrages et 9000 articles, disparaissent peu à peu, et vont s'entasser comme des pensionnaires dans un purgatoire d'écrivains où le pire supplice, dans le cas de Daudet fils, devrait être l'inexistence des vins de coteau et de selles d'agneau...

Pensionnat de vieillards dont ils ne sortent jamais, où seuls des commentateurs littéraires, comme des aventuriers de passage, vont plus ou moins régulièrement les remuer un peu dans leur lit définitif, leur enlever dans la tignasse sèche un pou, leur chatouiller un orteil, bref utiliser gaiement le cadavre en lui donnant un rien de vie au creux d'un article de journal sur lequel on finira par éplucher des pommes de terre.

C'est un peu là qu'il est «le gros Léon», aujourd'hui, dans les épluchures. Léon Daudet, le fils d'Alphonse, a eu moins de veine posthume que son paternel qui, lui, avec ses *Lettres de mon moulin* et son *Petit Chose*, qu'on lira toujours au coin de quelque feu, a obtenu une carte de sortie renouvelable.

Martin du Gard se trompait dans les années trente au sujet de Daudet fils. Ce n'est pas l'écrivain qui est devenu grand, et par contre c'est du «politique» Léon Daudet dont on se souvient hélas fort bien, et c'est pour cela qu'on le retourne dans sa tombe lorsqu'on évoque les subtilités assassines de la montée de l'antisémitisme, lorsqu'on revient sur les années grises de l'Action française. Le romancier des *Deux étirements* ou de *La vermine du monde* est oublié. Le mémorialiste, qui a dépeint son père avec amour, qui a décrit son monde avec acrimo-

nie, est utile aux historiens. Mais l'homme d'action, celui qui sera féroce antireyfusard même après la réinstallation du capitaine Dreyfus dans les rangs de l'armée française, le Daudet monarchiste qui fustige la démocratie, épaula constamment Charles Maurras et admire le jeune Mussolini marchant sur Rome en 1922, ce Daudet-là, qui était un beau salaud, et dont Julien Benda disait avec raison qu'il écrivait «n'importe quoi», celui-là il est resté dans la mémoire.

Et voilà pourquoi on publie une autre biographie du fils Daudet, la huitième depuis sa mort en 1942 (il bat son célèbre père à ce chapitre), la plus documentée et la plus objective puisque François Broche, qui a signé des biographies de Maurice Barrès et d'Anna de Noailles (autres pensionnaires du purgatoire), s'attarde avec attention et sans préjugés sur le tout-Daudet.

De cette famille-là, qui recevait le tout-Paris, on sait beaucoup de choses, et François Broche a pu, avec les livres de souvenirs et les lettres de chacun, faire son chemin. Alphonse Daudet a écrit sur lui et les autres, sa femme Julia aussi, Léon bien sûr, et son frère cadet, le petit Lucien qui fut un amour de Proust. Avec ces témoignages croisés, on a l'impression de connaître parfaitement le train de vie et les habitudes de la maison de la rue de Bellechasse où débarquaient pour dîner Maupassant, Flaubert, Edmond de Goncourt, Renan, Proust, véritable sérail littéraire pour les fils Daudet.

Léon y a acquis une passion pour la littérature à défaut d'un génie pour en faire. Il y a, dans l'ombre de son père et de ces géants qui s'échauffaient la verve au vouvray et au chinon, compris que la littérature n'a pas de limites et qu'elle est liberté. Ce qui lui fera, hors ses batailles politiques de droite, apprécier tout de même et défendre un Proust qui était juif, un Céline que Maurras détestait, un Gide, et un peintre catalan, Picasso, que ses collègues de brasseries raillaient. Ce qui est son côté clair.

François Broche dépeint Léon Daudet en «dernier imprécateur». Les colères «à la Daudet» étaient célèbres dans le Paris de l'entre-deux-guerres. Elles étaient des festivals de sophismes. Quand on revient aux témoignages comme Broche l'a fait pour nous, on ne peut pas, au profit du «gros Léon» bon vivant, oublier le xénophobe, l'antisémite, le nationaliste bête, le royaliste enragé, et comme Léautaud dans son Journal, qui disait tout le mal possible de Daudet fils, on a le goût de dire de cette oeuvre qu'elle est en effet «pitoyable».



Jean Daudet par Jean Gast, 1911.

DROGUES... PAS BESOIN!

Santé et Services sociaux Québec

HENRY STEINBERG

LES DESSOUS DU PALAIS

et la justice n'aura plus de secrets pour vous...

352 pages
22,95 \$

ÉDITIONS PIERRE TISSEYRE

Libre Expression

Le bon Dieu s'appelle Henri.
un roman historique signé LOUIS-MARTIN TARD

ESPIONNAGE ET ROMANTISME

C'est à titre d'agents secrets que les héros de LOUIS-MARTIN TARD parcourent cette Amérique en devenir. Ils se trouvent mêlés à plusieurs événements de la guerre de l'indépendance américaine, et nous les suivons au fil d'aventures épiques, d'amours inattendues et de dangers de toutes sortes.

Après *Il y aura toujours des printemps* en Amérique, LOUIS-MARTIN TARD récidive avec un nouveau roman, *LE BON DIEU S'APPELLE HENRI*, qui nous plonge au coeur d'un XVIII^e siècle fébrile. Les héros: Marie-Louise et Nicolas de Gignac dont le rêve est de libérer le Canada de la tutelle de Londres.

Photo: Stephan Poullin

Illustration: Patrick Tard

Le bon Dieu s'appelle Henri, de LOUIS-MARTIN TARD
Éditions Libre Expression
528 pages, 24,95 \$

Éditions Libre Expression 2016, rue Saint-Hubert Montréal H2L 3Z5

LIVRES

PARCOURS D'UN ÉCRIVAIN

Carnet 22

MARIE-CLAIRE BLAIS

En ces étés de lumière sur les dunes de Cape Cod, cette limpide lumière sur les vagues de l'océan qui en renvoie la clarté, en ces longs jours de juillet et d'août où l'on peut encore parcourir les plages la nuit, où quelques chevaux galopent avec leurs hautains cavaliers, les peintres descendent des dunes vers la plage près de la mer, posant dans le sable leur banc de toile et leurs chevalets. C'est Mary, qui, un peu à l'écart, peint un marais, il y aura le marais peint un jour de brume, le marais peint en automne et l'état d'âme du peintre dans la maturité de son art. Il y a des centaines de coquillages que peignent Mary et son ami Léonid qui a été le professeur de Mary aux Beaux-Arts à New York.

Lorsqu'ils viennent de New York, du Vermont, du Connecticut, pour peindre pendant leurs vacances cette lumière de Cape Cod, les peintres disent qu'ils s'en vont à la mer; longtemps ils rêvent de ce voyage où ils seront seuls avec l'océan, la vie marine et ces tables de dessins, chevalets de bois avec leurs toiles qu'ils transporteront partout avec eux.



Dans les chalets qu'ils louent, ils sont toujours face à la mer, Diana peint une chaise rouge devant une fenêtre qui s'ouvre sur la baie au soleil couchant longtemps cette chaise rouge et l'espace illimité qui contourne ce dessin peint d'un trait exquis, symbolise pour moi la solitude du peintre; la chaise au milieu d'une étendue d'eau et de ciel, est cette figure de Diana elle-même devant le voyage aux portes de l'infini, de cette mer dont on ne voit pas la fin, aucune extrémité, puisque l'écume de ses vagues se perd sous le ciel, c'est la mort qui se cache au loin que l'on ressent déjà toute proche.

Des coquillages blancs, nettoyés par les eaux, un crabe aux pattes dressées, que peint le vieux peintre Léonid sont des images de squelettes humains sous la poussière terrestre que portent sur eux les corps ensevelis. Mais, dans sa vaste énigme, la mer est aussi pour Léonid la perpétuelle vie et l'espoir de toutes les naissances. Lorsque Mary peint un oiseau mort sur la grève, un moment d'effervescence, de vie se fige sous son crayon ou sa plume. Des années plus tard, l'oiselet tué par la tempête, dessiné à l'encre brune sur du papier de parchemin à encore dans son oeil entr'ouvert un pétilllement de vie.

Longtemps après, dans une maison de campagne, les grands tableaux de Léonid, même lorsque Léonid n'est plus avec nous depuis des années, ramènent ces mers resplendissantes des soirs d'été, à Cape Cod, tout au

bord, en bas, à la lisière du tableau, un personnage mince, presque sans poids, sans chair, est là qui regarde ou qui ne fait que passer, comme nous, un être vite balayé, anéanti par les vagues d'une mort certaine. Cela seul qui est indubitable, notre mortalité, notre précarité sous ce ciel, près de cette mer, qui eux ne disparaîtront pas.

A Key West, mes amis, les insulaires, font souvent ce projet de partir en mer. L'horaire chargé qui les retient parfois tard dans la nuit au travail, dans leurs clubs de jazz, le refuge d'une chambre où ils écrivent leurs livres, ou d'autres, comme Mazu, composent leur musique, retarde souvent ces préparations de départ, mais lorsque chacun dit «Nous irons sur un grand bateau, nous irons pêcher au milieu de l'océan, l'invitation au départ sur l'eau est toujours une féerie. Les devoirs, les obligations de chaque jour en sont illuminés et les frontières s'éloignent.

C'est le jour du départ dont on a tant de fois fait le récit avant de le vivre et tirés du lit nous sommes tous sur le pont du bateau «Ne me manquez pas» — c'est le nom du bateau, nous y sommes au lever du jour, revêches et abattus, avant l'arrivée des capitaines avec leurs cannes à pêches et leurs appâts. Nous tournons les uns autour des autres dans une envolée de pélicans aux plumes grises et jaunes comme des habits salis. Mazu se frotte les yeux et dit, en étouffant un bâillement, que sous ce ciel bleu sans nuages le vent sera faible et notre embarcation, stable. Le bateau tangué déjà dans les grognements du moteur. Jacinthe et moi regardons Mazu sans trop le croire, Jacinthe porte une casquette de pêcheur et des lunettes teintées, ses cheveux sont rattachés sous la casquette par un élastique, nous regrettons toutes les deux l'idée de cette excursion sur l'eau, le regard bien fermé sous nos lunettes. On pourrait presque croire que nous sommes de mauvaise humeur, et soudain, nous partons; les matinaux, Pauline et Renaud, sont égayés sur le pont, on voit à peine le visage de Pauline sous son ample chapeau de paille; Renaud, le plus exubérant de nous tous, est torse nu au soleil, son short de jean roulé au-dessus des genoux, les cheveux au vent, il demande à Mazu s'il y a des habitants sur ce bouquet de petites îles que longe le bateau. Oui, dit Mazu, il y a toujours quelque pêcheur de crevettes sur ces îles, ou une femme, un homme ermite qui s'y abrite, Mazu nous désigne le bateau des pêcheurs de crevettes, seul au milieu de la mer, et dont la forme, avec ses voiles qui se déploient sur l'eau est celle d'un papillon.

Nous nous séparons des côtes du rivage, du cercle des îles et des embarcations inclinées dans le vent, la végétation des pins australiens et des mangroves s'estompe, ce sont des spectres de couleurs sur une aquarelle brouillée par l'eau, et soudain c'est l'arrêt du bateau en plein océan dans un rauque grognement du moteur, c'est là que les pêcheurs lanceront leurs lignes au fil de nylon, maniant leurs moulinets dans des cris, des halètements, c'est de ces eaux secouées par les jeux des appâts que gicleront les innocentes créatures aux yeux tortués, aux nageoires lavées d'un sang bleu et pourpre. Longtemps, le rouget, le poisson aux ailes jaunes que l'on appelle le yellowtail, le poisson-chat, le poisson-roi, transvasés dans un seau, frémilleront de la queue, des ailes, dans la rose dorure de leurs écailles, avant que nous entendions sous le ciel le douloureux murmure, une plainte véritable comme celle des hommes, de leur dernier souffle.

Mais la pêche a été bonne, Renaud, Mazu et Pauline sont allégres, le teint bronzé par le soleil et le vent, ils attendront dans la même nuée de pélicans voraces, que les capitaines découpent les poissons en filets, ces fruits des eaux dont Mazu nous offrira un banquet le soir.

Mais au milieu de l'océan, pendant que nous jetions nos lignes à la mer, chacune, chacun de nous a senti dans la luminosité de l'eau, ce peu de poids, ce peu de chair, qu'il est aux portes de l'infini, tel ce personnage dans le tableau de Léonid, chacun a senti passer sur soi aussi dans un frisson voluptueux, pourtant, de ce qui sera le dernier souffle, ce souffle qui nous tient encore accrochés vibrants à l'appât de la vie.

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La poésie de la marge

LES LITTÉRATURES DE L'EXIGÜITÉ
François Paré, *Le Nordir*, «Essai», 175 p.



ROBERT SALETTI

«On ne peut approcher la littérature québécoise, la littérature franco-ontarienne, la littérature acadienne, la littérature basque, la littérature mauricienne, la littérature frisonne, cette longue litanie de l'exigüité, sans se soumettre soi-même à la plus profonde vulnérabilité... Les littératures de l'exigüité n'ont, pour ultime richesse, que le mot peut-être.»

Si j'ai hésité à commencer cet article par une citation, qui plus est une citation que l'on retrouve en quatrième de couverture et dans le communiqué de presse accompagnant *Les Littératures de l'exigüité*, c'est qu'il s'agit d'un procédé un peu facile de chroniqueur pressé qui n'a pas eu le temps de lire le livre dont il veut parler. Pourtant, j'ai lu l'essai de François Paré d'un bout à l'autre, et plutôt deux fois qu'une. Mais cette citation, qui clôt le livre en fait, résume admirablement le contenu du livre, mais aussi le ton, la manière de l'auteur, parce qu'elle révèle l'équilibre instable, précaire, d'une écriture-funambule qui avance sur la corde raide de son objet. Quelque part entre la vie et la mort, entre la célébration et la disparition, nous dit-elle, il y a un sérieux doute en forme de «peut-être» final.

François Paré est né à Longueuil, mais il enseigne à Guelph en Ontario. Entre les deux, il y a eu Katwijk aan Zee aux Pays-Bas et la mer en face de laquelle il a écrit *Les Littératures de l'exigüité*. Je le mentionne parce que le livre s'ouvre et se termine par une description de ce plat paysage marin d'où Paré puise son inspiration. Je dis «d'où» plutôt qu'«où» pour marquer ce que la manière de l'auteur doit à l'effet d'enracinement et de déracinement propres à l'écriture. Écrire, c'est plonger et s'extraire, pointer une origine et exprimer son refus dans un même mouvement. Québécois de naissance, Franco-Ontarien de profession, poète par adoption, Paré se livre ici à une magnifique interrogation de ce qu'est l'identité culturelle. Je dis «se livre», parce que ce questionnement des petites littératures — le terme est de Paré — se fait à même l'expérience de vie de l'auteur, de son travail, de son enseignement et de ses lectures.

Je sens que le lecteur pressé se demande ce que sont finalement ces littératures de l'exigüité. J'y arrive. Elles sont nombreuses et elles sont multiples. Nombreuses quand on considère que ce qu'on enseigne comme littérature dans les universités constitue environ cinq pour cent de la production littéraire mondiale et que le reste est voué à l'oubli. Multiples, car l'exigüité renvoie aussi bien pour Paré aux littératures minoritaires

Littératures de l'exigüité n'a rien de revancharde ou de pleurnichard. C'est un véritable essai comme le chroniqueur n'en rencontre que trop peu dans une année, tout en nuances polémiques et en avancées poétiques. Puisant à même les littératures qu'il décrit et défend, Paré offre à nos yeux désabusés et à nos oreilles saturées des bribes de poèmes venus d'ailleurs, d'auteurs frisons, basques, maltais ou zoulous dont les noms mêmes chantent, comme Kendel Hippolyte, Xabier Bergaretxe, Oliver Friggieri ou Mazzi Kunene. Analyse stratégique du vulnérable et du circonstanciel, *Les Littératures de l'exigüité* donnent à lire, dans tous les sens que cette expression peut avoir. La poésie est ici marge de la marge. Grâce à elle, l'exigüité s'éclate et peut espérer prendre le large. François Paré travaille à la littérature, comme on dit d'un ouvrier qu'il travaille aux champs, et je l'en remercie.

(C'est-à-dire produites au sein des minorités ethniques à l'intérieur des États unitaires) comme celles des Catalans en Espagne ou des Cris au Canada, qu'aux littératures coloniales de la plupart des pays d'Afrique, aux littératures insulaires comme celle de l'île Maurice qu'aux petites littératures nationales qu'on voit émerger en ce moment en Europe de l'Est. Toutes celles, en somme, qui luttent pour survivre contre l'hégémonie de l'institution littéraire patente, des littératures politiquement et socialement marginales certes, mais surtout qui ont intériorisé cette marginalisation jusqu'à superposer à l'insulte de l'indifférence dont elles sont victimes la douleur d'une impuissance qu'elles célèbrent malgré elles. En son temps pas si lointain, Hubert Aquin a bien analysé cette «fatigue culturelle». Mais la littérature québécoise a depuis quitté l'exigüité de la marge pour se mettre à la page. Elle s'enseigne et s'étudie, d'ailleurs, plus qu'elle ne se lit. Institutionnalisée, elle a refait l'espace autour d'elle, reléguant les littératures acadiennes ou franco-ontariennes, par exemple, aux oubliettes de l'exotisme régional.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, Les



POSTE RESTANTE

À la chasse à la baleine

PAWANA

J.M.G. Le Clézio
Paris, Gallimard, 1992, 64 pages

ANDRÉ GIRARD

À Nantucket, sur les quais, un vieux marin aveugle raconte l'histoire des Indiens, du temps qu'ils étaient seuls sur l'île. Du temps qu'ils chassaient les baleines, les harponnant debout à la proue des canots. Pour l'enfant qui l'écoute, il imite le cri de l'homme de vigie : *Awaité pawana* ! Il raconte aussi la mort de ces hommes, les maladies, l'ivrognerie, les rixes. «Ils étaient morts de froid dans la neige des caniveaux, morts en mer en poursuivant les géants pawana, ils étaient morts de tuberculose dans les asiles.» Puis sa voix se mêlait à d'autres, et toutes évoquaient un lieu secret : là où les baleines vont mettre bas leurs petits, où les vieilles femmes retournent pour mourir. «Ils en parlaient tous, comme on parle quand on est saoul.»

C'est sur les quais de Nantucket que l'enfant vit pour la première fois la tête des géants, la machoire immense, l'oeil si petit; qu'il vit le dépeçage à la hache, les ruisseaux de sang noir à l'odeur âcre et puissante, l'odeur des profondeurs. C'est là qu'il apprit à reconnaître le souffle des géants : celui, double, de la baleine franche; et celui qui jaillit comme un arbre de vapeur, unique, du roquail bleu. Janvier 1856. John de Nantucket

est mousse à bord du *Léonore*, commandé par le capitaine Charles Melville Scammon. Parti de San Francisco, le navire fait route vers le sud, vers Punta Buda, dans la Californie mexicaine. Bien qu'il ne voulait donner aucune explication à l'équipage, le capitaine ne put faire taire le bruit et une sorte de fièvre s'empara de l'équipage : le navire longeait la côte de la Californie mexicaine afin de trouver le refuge secret des baleines, là où elles mettent bas leurs petits.

Pawana relate la découverte de ce lieu secret qui jusqu'alors n'avait pas de nom, et le carnage qui s'ensuivit. Les récits entrecroisés du mousse et du capitaine ont en commun cette mémoire : une mémoire faite de bruits inhumains, des coups sourds des obus explosant dans les corps des baleines, du criaillement des oiseaux et des souffles rauques des bêtes en train de mourir. Une mémoire des noms donnés à chaque coin de cette lagune, ces noms de harponneurs, de marins; enfin, la mémoire d'une perte : «Nous n'avions plus d'âme, je crois, nous ne savions plus rien de la beauté du monde.»

Entre le mousse et le capitaine, il y eut au moment de cette découverte un échange de regards. Le capitaine en gardera souvenir. Les yeux du mousse, leurs larmes, posaient une question double : «comment peut-on tuer ce qu'on aime ?»; «comment peut-on oser aimer ce qu'on a tué ?» La question demeure — insoluble.

vib éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

l'Hexagone
Lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

Les nouveautés de l'Hexagone

Lina Trudel et L'Institut canadien d'éducation des adultes
LA POPULATION FACE AUX MÉDIAS
Un ouvrage qui nous permet de mieux comprendre le rôle et le fonctionnement des médias, pour développer une plus grande maîtrise de leur utilisation. Un ouvrage indispensable à tous les étudiants en communication.
224 pages — 19,95 \$

Michèle Nevert
LA LANGUE QU'ON AFFICHE
Le jeu verbal dans le slogan publicitaire au Québec.
L'utilisation toute récente du jeu verbal en publicité s'impose comme une des luttes les plus efficaces menées jusqu'à maintenant par notre langue contre l'invasion de la langue voisine. Voici donc un catalogue des publicités québécoises construites autour de jeux verbaux. Un ouvrage à la fois sérieux et drôle.
230 pages — 19,95 \$

Michel van Schendel
Rebonds critiques 1
Questions de littérature
Coll. Essais littéraires
368 pages 24,95 \$

Un ensemble choisi de textes qui rebondissent — à la fois reprise et déploiement d'une pensée critique sans cesse en mouvement, au sujet d'André Belleau, Paul-Marie Lapointe, Claude Gauvreau, Antonin Artaud et d'autres. Les essais littéraires d'un écrivain exigeant et singulier.

Claude Vaillancourt
La déchirure
Coll. Fictions
160 pages 16,95 \$

Ce roman marqué par le vertige, vacillant entre l'angoisse et l'ironie, jette un regard d'adulte sur une enfance impossible. Le deuxième roman de l'auteur de *Conservatoire*.

André-G. Bourassa et Jean-Marc Larrue
LES NUITS DE LA «MAIN»
Cent ans de spectacles sur le boulevard Saint-Laurent
Cet ouvrage, abondamment illustré, propose le tableau saisissant de 100 ans de spectacles sur cette rue remarquable. C'est là qu'est né notre cinéma, que le burlesque s'est épanoui, que l'opéra chinois et le théâtre yiddish ont atteint leur apogée, que les night-clubs ont connu leur heure de gloire et qu'est apparue la modernité du théâtre québécois.
368 pages — 24,95 \$

Yves Thériault
AGAGUK
La nouvelle édition, revue et corrigée, de ce classique des littératures québécoise et universelle, maintenant porté à l'écran. Une puissance d'évocation éblouissante, un véritable chef-d'œuvre.
342 pages — 19,95 \$

Gilbert Langevin
Le dernier nom de la terre
Coll. Poésie — 96 pages 12,95 \$

Ce livre, à l'adresse de la «terre-terreur», est un moment fort de l'oeuvre de Gilbert Langevin (parler de Gerry Boulet et Marjo), le poète qui se déclare constamment «cordial, vif, aux abois».

Yves Gosselin
Fondement des fleurs et de la nuit
Coll. Poésie
128 pages 14,95 \$

À contre-courant de la poésie actuelle, la réponse d'un homme et d'un poète à cette question douloureuse et essentielle: peut-on encore vivre aujourd'hui dans la Beauté, dans le sacrifice absolu de soi? Le sixième recueil d'un poète en pleine maturité.

PRÉSENCE
LE NOUVEAU MAG CATHO

PRÉSENCE DOSSIER
LES CHRÉTIENS DU VILLAGE
Les chrétiens du Village gai et la convivialité

SÃO PAULO
DES HÉRÉSIES D'ENTRAÎTE AU CŒUR DE LA MEGALOPOLIS

PUBLIÉ PAR LES DOMINICAINS
DISPONIBLE DANS LES LIBRAIRIES SPÉCIALISÉES, LES GRANDES LIBRAIRIES ET LES KIOSQUES À JOURNAUX
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR UN AN: 30 \$
2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) H3T 1B6
Téléphone: (514) 739-9797

Quinze